

120

LE FRONDEUR

JOURNAL SATIRIQUE

10

C MES



LE FRONDEUR

Journal Satirique paraissant tous les Samedis

ABONNEMENTS :

Un an fr. 5 50

Bureaux :

12 - Rue de l'Etuve - 12

A LIÈGE

RÉDACTEUR EN CHEF

NIHIL

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

ANNONCES :

Texte : La ligne. . . fr. 00 25

Illustrées : Par mois " 15 00

RÉCLAMES :

La ligne " 1 00

On traite à forfait.

Toutes les correspondances doivent être adressées au bureau du Journal, rue de l'Etuve, 12, à Liège.

SOMMAIRE : Comment on brise une idole. (Nihil). — Souscription nationale pour l'achat d'un grelot d'honneur à offrir à M. Frère. — Les étudiants d'aujourd'hui. (Clapette). — M. Louis Hymans. (Vieille chanson). — Pour le théâtre national s'il vous plaît. (Tabarin). — A coups de fronde. (Clapette). — L'esprit du Journal de Liège. — Chronique de l'abrutissement : Sonnet. (Louis Flac). — Aux Mathématiciens. — Le voleur. (Maufri-gneuse). — Petite correspondance (X). — Réclames et Annonces.

Un vent de fronde,
S'est levé ce matin ;
Je crois qu'il gronde,
Contre?... ..

Comment on brise une Idole.

Le sympathique et conciliant Potantaster a dû faire une bonne tête en apprenant que l'Association des ingénieurs avait approuvé pleinement le CAMARADE DUMONT. Le grand manitou (1) universitaire, en s'opposant à la mise en discussion de la proposition Dumont, a simplement craché en l'air. Ça lui est retombé sur le nez.

Le bon vieux s'imaginait bonnement qu'il lui suffirait de s'opposer à la simple discussion d'une idée — qui, selon lui, contient peut-être le germe d'un blâme au JOURNAL GAGA — pour que MM. les ingénieurs s'inclinassent devant sa souveraine volonté. Il n'en a rien été et la retraite du nouvel Ajax sous sa tente n'a ému personne. Bien plus, il s'en est trouvé qui ont ri de la colère du vieux prophète de la Doctrine dont le grand Frère est le dieu.

Signe des temps. Le bâtiment des autoritaires commence décidément à craquer. Vienne un bon coup de vent et l'édifice sera sur le flanc.

NIHIL.

(1) Lire manie tout !

SOUSCRIPTION NATIONALE

POUR L'ACHAT D'UN

GRELOT d'HONNEUR

à offrir à M. FRÈRE.

Montant de la première liste	fr. 0-25
Cotisation de douze admirateurs de M. Frère-Orban	" 0,02
Hyacinthe, l'amoureux d'Anna sursum corda !	" 0,15
Un admirateur de de Potter, Gendebien, Castiau et Defuisseaux, 4 illustres " grelots progressistes "	" 0,05
Un ingénieur.... diplômé non électeur et " grelot progressiste "	" 0,05
Un partisan de l'élection des juges	" 0,05
Vivent les Etats-Unis d'Europe	" 0,05
Pour la future (?) statue...tte de Frère à placer à l'Eglise St-Paul	" 0,05
Pour que M. Warnant offre un 3 ^e souper à ses courtisans : prétendus progressistes et libéraux écœurants	0,05
Pour l'avènement du socialisme d'Etat	" 0,05
Afin que M. Frère soit hors banc ministériel	" 0,05
D'un adversaire de l'odieuse conscription	" 0,05
Pour qu'à l'Association libérale les " grelots progressistes " puissent voter seulement pour ceux qu'ils estiment	" 0,05
Honneur à M. Marquet, le " grelot progressiste " indomptable !	" 0,05
Un paquet	" 0,10
?	" 0,05
André Chabert	" 0,10
Jules Grévy, président de république, rue du Faubourg Saint-Honoré, 17, à Paris.	" 0,15
Alexandre Dumas, homme de lettres, avenue d'Eylau, 27, à Paris	" 0,01

Henri Rochefort.	" 0,20
Clémenceau	" 0,10
Pour que le rédacteur en chef du Journal gaga tombe le nez dans sa... prose.	" 0,05
Pour... ichien	" 0,02
Un étudiant progressiste	" 0,05
Une moëlle figée par la politique doctrinaire	" 0,05
Le club des grelottants.	" 0,05

Total de la 2^e liste fr. 1,90
A déduire le centime démonétisé envoyé par M. Alexandre Dumas et refusé à la Banque. 0,01

Reste : frs. 1,89

N.-B. Etant donné l'immense succès obtenu par la souscription, la rédaction a décidé que dans le cas où nous nous trouverions en possession d'un reliquat, après l'achat du grelot, nous emploierions les sommes restantes à l'achat d'un flambeau d'honneur destiné à M. le représentant Dupont et d'un pistolet d'honneur pour M. le prince Camille de Looz. Nous publierons la troisième liste dans le prochain numéro.

Les étudiants d'aujourd'hui

Messieurs les étudiants
S'en vont à la barrière
Pour y danser le cancan
A la Robert Macaire
Souvent, souvent,
Peu deviennent savants,
(AIR CONNU)

Hélas !

Messieurs les étudiants ne vont plus à la barrière et ne dansent guère le cancan.

L'étudiant d'aujourd'hui est un monsieur comme tout le monde. Il va dans le monde où l'on s'ennuie — et fait son possible pour paraître s'y amuser. L'indigeste de Justinien lui fait l'effet d'une étude aimable et fructueuse. Il est bourgeois ou diable, coupe ses cheveux à l'anglaise et taille ses favoris — quand il en a — à la façon des cochers de bonne maison. Le seul point qui le rapproche encore de l'étudiant d'autrefois

— celui qui dansait le cancan — c'est que rarement aussi il enrichit, d'une unité, la collection de savants dont le pays se fait gloire.

* * *

L'étudiant ne chante plus sa belle et sa pipe. La littérature et l'amour le laissent froid : c'est à peine si certains escholiers paraissent encore se douter qu'il existe quelque part des poètes et des artistes. L'art et la littérature n'ont pas de rapport avec le droit et la médecine. Ce ne sont pas des matières d'examen ; pourquoi irait-on s'en occuper ? Ce serait du temps perdu.

Il faut être sérieux, afin de se faire une position. Le devoir d'abord et le plaisir ensuite. Et allez donc !

* * *

L'étudiant à son cercle où il fait de la politique. Mais de la politique sage, modérée. De la politique opportuniste et gouvernementale. Il se garde des revendications exagérées.

La fraternité des peuples, la paix universelle sont de belles choses sans doute, mais il faut se faire une raison. Ce sont là des utopies qui n'ont jamais fait de bien à personne. Il faut doucement préparer son avenir. Les hommes de gouvernement n'aiment pas les jeunes gens qui ne sont pas sages. Et puis le recteur n'est pas tout en sucre ; ceux qui sont trop rouges sont mal vus. On ne pourra plus tard obtenir une place d'ingénieur ou de substitut. Et patati et patata !

Voilà la jeunesse, voilà l'avenir !!

* * *

Je n'aime guère les braillardes. Souvent, à cette même place, j'ai eu l'occasion de protester contre la manifestation trop tapageuse faite au Pavillon de Flore et ailleurs, par les étudiants entrés à l'université trop jeunes, mais, je l'avoue, j'aime mille fois mieux cette exhubérance, frisant la gaminerie, que l'empesage prématuré de la jeunesse des écoles. Qui n'a trop à vingt ans, n'aura rien à soixante disait quelqu'un. Rien n'est plus vrai ! On comprend une jeunesse généreuse, s'emflammant au souffle des grandes idées, fussent-elles même d'une réalisation difficile. On ne comprend pas une jeunesse grave, presque solennelle, composée en grande partie de gommeux maniérés et de bourgeois épais. On ne comprend pas que les « rayons du soleil des vingt ans » dont parlait Murger, ne réchauffent pas ces cœurs immobilisés avant l'âge.

Ceux qui écoutent déjà les suggestions de l'intérêt, au bel âge où l'on entrevoit la radieuse aurore du règne de la justice et de l'égalité, risquent fort de n'être plus tard que de parfaits égoïstes. Ceux qui ne tressaillent pas à l'âge de vingt ans quand on leur parle de démocratie et de liberté, ont tout ce qu'il faut pour ricaner plus tard quand on évoquera devant eux les mêmes idées.

Une jeunesse trop positive nous prépare le règne de l'égoïsme et de la médiocrité.

Les hommes que l'on a signalés, dès leur tendre jeunesse, comme étant les plus raisonnables, sont devenus de parfaits égoïstes, qui font passer leurs intérêts avant tout — la loyauté comprise.

J'aime mieux les fous !

CLAPETTE.

M. Louis Hymans.

Si le politique sur qui l'on glose
Valait le grand historien,
Il vaudrait peu, je le sais bien,
Encore vaudrait-il quelque chose.

(VIEILLE CHANSON).

POUR LE THÉÂTRE NATIONAL

S'IL VOUS PLAÎT

Il est toujours drôle, M. de Méra (Eugène pour les dames).

L'hiver dernier, nous l'avons surpris, accablant les écrivains naturalistes de ses dédains de talon rouge. Déguisé en habitué du salon de Pailleron, il avait, pour donner la preuve de son exquise courtoisie, traité les amis de Zola de vidangeurs. C'était régence.

Dés occupations plus graves l'ont forcé depuis d'interrompre son cours de civilité puérile, mais pas honnête. De son cerveau fumant a jailli un grand projet. A force d'arpenter le salon de Pailleron et d'en contempler les spendeurs, une envie lui est venue.

Il s'est dit que le luxe qui entoure le maître français provenait surtout des recettes prodigieuses du *Monde où l'on s'ennuie*, du succès de *l'Age ingrat* et des innombrables représentations de cette perle : *l'Étincelle*. Et il s'est écrié : « Moi aussi je suis auteur dramatique, *anchio son pittore*, comme disait le gamin qui fut Corrége.

» A côté du *Monde où l'on s'ennuie*, on a vu jouer les *Ouvragans du cœur* et couronner le *Séraphin du Mal*. Entre lui et moi, il y a une nuance, c'est vrai. Mais qu'est-ce ? La Belgique n'est pas la France, ni Liège, Paris. Lui, pourtant, encaisse vingt-cinq mille francs aussi facilement que moi un éreintement. Tous welches, les Belges et pas de sens littéraire pour un sou. Il faudra changer ça ! »

Eugène alors s'est abîmé dans ses pensées et finalement il a trouvé.

Une loterie, vite une loterie d'un joli petit million de francs au profit du théâtre national. Et le théâtre national c'est lui, car il dit gravement et sans rire : « les efforts que je fais pour créer en Belgique une littérature nationale française... » En fait d'efforts de sa part, je ne connais que ceux qu'il tente — toujours en vain — pour écrire une phrase française.

Mais là n'est pas la question. Toujours est-il que depuis qu'il a décidé de mettre ses ours en loterie, on le voit courir de journal en journal avec, au lieu de caniche, quelques-uns des susdits ours, en psalmodiant : Pour-les-pauvres-auteurs-dramatiques-s'il-vous-plaît. *L'Union libérale* et le *National* — hélas pourquoi Boland n'y est-il plus, ils auraient fait paire — l'ont installé sur leur trottoir, la *Fédération artistique* nese croyant sans doute plus digne de sa prose suave.

Les dernières nouvelles annoncent que le *Comité des Soirées populaires* de Verviers a décidé de lui acheter une clarinette.

TABARIN.

A Coups de Fronde.

Aucune petitesse n'est décidément étrangère au *Journal gaga*. Dans son numéro d'hier, il dit en parlant des funérailles de M. Parez :

« Le tribunal de commerce avait envoyé une députation que conduisait M. le président Lamarche. Le barreau était représenté par un grand nombre d'avocats, parmi lesquels nous avons remarqué MM. Dupont, Warnant, Neujean, Cornesse, Boseret, Robert, Van Marcke, Dejardin, etc. »

Le seul avocat qui n'ait pas remarqué le *journal*, est M. Hanssens, le BATONNIER de l'ordre.

Il est vrai que le *Journal* s'empresse de signaler la présence de son rédacteur en chef à la cérémonie.

C'est une compensation.

Mais c'est égal, pousser la rancune politique à ce point-là, ce n'est plus méchant. C'est crétin.

CLAPETTE.

A l'instar du *Perron* qui a ouvert une rubrique intitulée *l'Esprit de l'Eglise* et où il publie des citations destinées à édifier le public sur l'esprit qui anime le catholicisme, nous ouvrons une rubrique destinée à édifier nos lecteurs sur l'esprit qui anime l'organe des doctrinaires.

Nous commençons tout de suite :

L'esprit du Journal de Liège.

?
.
.
— !
. !

Chronique de l'abrutissement

Nous avons reçu la lettre suivante,

Monsieur le Rédacteur du *Frondeur*
J'ai l'honneur de vous expédier ci-joint une poésie fugitive en vers et qui, j'en suis certain, vous plaira.

Je n'en ferai pas l'éloge, jugez-la vous-même.

Mes poésies ont toujours eu un grand succès partout où je les ai lues, car elles n'ont jamais été publiées.

Elles sont donc inédites.

Grâce à la facilité que j'ai de faire des vers, je compte vous en envoyer une chaque semaine.

Dans cet espoir bien doux je suis, Monsieur, tout à vous.

LOUIS FLAC.

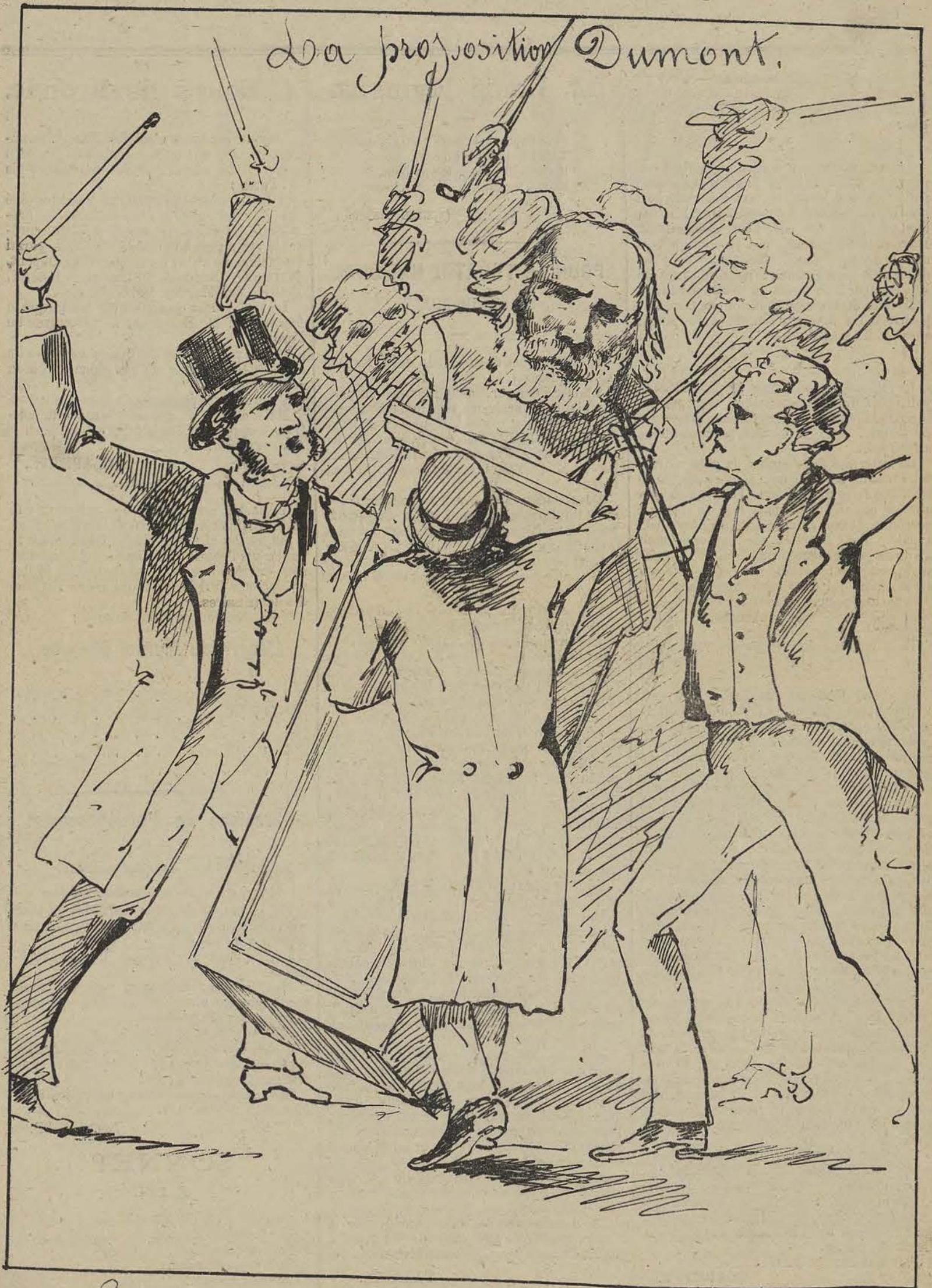
SONNET

A Lili.

Lili j'aime à sentir ton
Haleine embaumée,
Et le joyeux carillon
De ta voix aimée.

A l'association des Ingénieurs

LE FR



Comment on brise une idole ...



Charlemagne — Dites donc mon ami ne pourriez vous venir
 aussi visiter mon piedestal. c'est à deux pas d'ici ?
 Le Tompsteur — Avec ça qu'j'ai pas assez de tintouin pour
 visiter le mien ! J'suis seul moi ! tandis que vous êtes là
 en famille. Taites vous donc. retajzer par Charles Martel.

J'aime à voir ton pied miguon
Fouler la chaussée,
Quand tu sors de ta maison
A la dérobée.

Et puis quand, dans ta chambrette
Tu chantes une chansonnette,
Que ta voix a de fraîcheur !
Et quand tu tires de ta poche
Ton joli mouchoir de poche,
Oh !... cristi, quelle bonne odeur.

LOUIS FLAC.

Nous attendons avec une légitime impatience le second sonnet en vers de notre facétieux correspondant.

Aux Mathématiciens

Problème de la laitière.

Les réponses à notre petit problème pleuvent drus, dans nos bureaux, depuis samedi dernier. Il y a progrès, nous le constatons avec plaisir. Le *Journal gaga* de la place St-Lambert n'a pas, cette fois, embrouillé les idées de nos lecteurs.

Quelques solutions laissent encore à désirer. Il en est deux ou trois qui sont d'un drôle, mais d'un drôle à dérider nos cléricaux et leur faire oublier — ne fût-ce qu'un instant — la veste que nous leur avons offerte le 13 juin. Il suffit, disent nos facétieux correspondants, de remplir à moitié les deux cruches de sept et de neuf litres !!! Farceurs va ! Pourquoi ne pas verser tout d'un coup à la cliente la moitié de la cruche de seize litres ? C'était plus simple. Mais voilà, on ne trouve pas toujours facilement les choses simples. Témoin l'œuf de Christophe Colomb. Méditez cela, chers amis, E. S. d'Angleter. — Pascal du pré de St-Denis (si votre ancêtre vivait encore !). — Hliag Idtri. — Laurent Cap (trop de capacités, mon cher).

D'autres solutions, assez ingénieuses d'ailleurs, ne tiennent pas compte de la condition de ne se servir, comme mesures, que de trois récipients. Or verser par trois fois deux litres dans un pot de lait, c'est évidemment employer une quatrième mesure. Ce qu'il ne fallait pas. Même remarque à ceux de nos correspondants qui ont versé un litre à la cliente.

Parmi les auteurs de ces solutions *inexactes*, nous citons, au hasard : Jh. F. — DD. S. (les hommes sont trompeurs, et les laitières ?) — La laitière du Café National. — Un grelot. — Cupidon. — Un grelot de St-Martin. — G. J. — E. de Pondile. — S. F. J. — Margot. — Un petit grelot (pas heureux les grelots). — J. Fransen. — Margot. — Hubert Salme (deux solutions, une bonne et une mauvaise. Entre les deux votre cœur balance) et celle d'une Paillette Félée qui nous paraît assez originale pour être communiquée à nos lecteurs. La voici :

La laitière intelligente,
Pour contenter sa cliente,
Se met à remplir d'abord.
La cruche de 9 à plein bord
Du contenu de celle-ci
La cruche de 7 elle emplit
Et verse dans la paillette
De Toïnon ou de Babett
Les deux litres restés au fond
Du plus grand des susdits cruchons.
Après quoi

Par trois fois
Ayant renouvelé ce mode
De procéder, simple et commode,
Dame Perrette enchantée
Aura fourni
De lait, pur mais non garanti,
La quantité demandée.

Les solutions bonnes sont très nombreuses, quoiqu'elles diffèrent. Les plus courtes sont naturellement les meilleures : ce sont celles qui ne comprennent que quatorze opérations.

Parmi les solutions qui comprennent plus de quatorze opérations, nous remarquons celles de :

Alphonse, l'apôtre liégeois du scrutin de liste. — Henriette — vivent les gueux (Gand). — E. 1000 de Gembloux. — L. B. S. D. — Epsom de Pepinster. — 8^e que Gabrielle soit plus gentille avec moi (ne soyez pas aussi long et vos vœux seront exaucés)

L. D. — Henri des Vennes (toujours fidèle). — M. Scheepalder d'Anvers O. T. N. etc. — Les meilleures solutions ont été données par : Charles Martel. — W. Gontaret (toujours fidèle). — 8^e les beaux yeux de Catherine. — Namurois de Jupille. — Petit gros de Seraing. — M^{lle} J. B. — Un tuberculeux. — J. D. — Le mari de la laitière (très-bien, le contraire nous étonnerait). — Métail. — M. J. Gothar. — Anonyme rue Goffin. — N'importe qui. — Missisipi. — Hyacinthe l'amoureux d'Anna (toujours au poste). — J. L. — L. B. habitué du Café Anglais. — 8^e que Gabrielle ne soit pas plus gentille (ce que c'est que la concision, en tout). — E. M. — Kikau.

Un fidèle du cercle des intimes de Chênée. — A B C. — L'hermaphrodite de la rue Grétry (merci pour votre problème sur les permutations. S'il est trop difficile pour les uns, il est trop connu des autres. (Voir Catalan, page 67). — Li soffié (bravo mon brave). — Dutilleux.

Une mention toute spéciale à Emile H... pour la belle et spirituelle vignette qui accompagne sa solution. La laitière, son chien, la cliente, les cruches, tout est dessiné de main de maître. Nos remerciements. Toujours avec plaisir le *Frondeur* recevra vos croquis.

Voici la solution du problème. Il y a quatorze opérations. Chaque ligne correspond à une opération.

	16	9	7
1 ^{re} opération	16	0	0
2 ^e id.	7	9	0
3 ^e id.	7	2	7
4 ^e id.	14	2	0
5 ^e id.	14	0	2
6 ^e id.	5	9	2
7 ^e id.	5	4	7
8 ^e id.	12	4	0
9 ^e id.	12	0	4
10 ^e id.	3	9	4
11 ^e id.	3	6	7
12 ^e id.	10	6	0
13 ^e id.	10	0	6
14 ^e id.	1	9	6
	1	8	7

Petit Problème

De cinq régiments différents on prend cinq officiers de grades différents. On demande de disposer en carré ces vingt-cinq militaires, de manière qu'il n'y ait jamais deux officiers de même grade ou du même

régiment soit sur une ligne horizontale soit sur une ligne verticale.

Énoncer la règle générale de formation par un nombre impair quelconque.

Un abonnement de six mois est promis à la meilleure solution.

LE VOLEUR

— Puisque je vous dis qu'on ne la croira pas.

— Racontez tout de même.

— Je le veux bien. Mais j'éprouve d'abord le besoin de vous affirmer que mon histoire est vraie en tous points, quelque invraisemblable qu'elle paraisse. Les peintres seuls ne s'étonneront point, surtout les vieux qui ont connu cette époque de charges furieuses, cette époque où l'Esprit farceur sévissait si bien qu'il nous hantait encore dans les circonstances les plus graves.

Et le vieil artiste se mit à cheval sur une chaise.

Ceci se passait dans la salle à manger d'un hôtel de Barbizon.

Il reprit : — Donc nous avions dîné ce soir-là chez le pauvre Sorieul, aujourd'hui mort, le plus enragé de nous. Nous étions trois seulement : Sorieul, moi et Le Poittevin, je crois ; mais je n'oserais affirmer que c'était lui. Je parle, bien entendu, du peintre de marine Eugène Le Poittevin, mort aussi, et non du paysagiste bien vivant et plein de talent.

Dire que nous avions dîné chez Sorieul, cela signifie que nous étions gris. Le Poittevin seul avait gardé sa raison, un peu noyée, il est vrai, mais claire encore. Nous étions jeunes en ce temps-là. Etendus sur des tapis, nous discutions extravagamment dans la petite chambre qui touchait à l'atelier. Sorieul, le dos à terre, les jambes sur une chaise, parlait batailles, discourait sur les uniformes de l'Empire, et, soudain se levant, il prit dans sa grande armoire aux accessoires une tenue complète de hussard, et s'en revêtit. Après quoi il contraignit Le Poittevin à se costumer en grenadier. Et comme celui-ci résistait, nous l'empoignâmes, et après l'avoir déshabillé, nous l'introduisîmes dans un uniforme immense où il fut englouti.

Je me déguisai moi-même en cuirassier. Et Sorieul nous fit exécuter un mouvement compliqué. Puis il s'écria : « Puisque nous sommes ce soir des soudards, buvons comme des soudards. »

Un punch fut allumé, avalé, puis une seconde fois la flamme s'éleva sur le bol rempli de rhum. Et nous chantions à pleine gueule des chansons anciennes, des chansons que brailaient jadis les vieux troupiers de la grande armée.

Tout à coup Le Poittevin, qui restait, malgré tout, presque maître de lui, nous fit taire ; puis, après un silence de quelques secondes, il dit à mi-voix : « Je suis sûr qu'on a marché dans l'atelier. » Sorieul se leva comme il put et s'écria : « Un voleur ! quelle chance ! » Puis, soudain, il entonna la *Marseillaise* :

Aux armes citoyens !

Et, se précipitant sur une panoplie, il nous équipa selon nos uniformes. J'eus une sorte de mousquet et un sabre; Le Poittevin, un gigantesque fusil à baïonnette, et Sorieul, ne trouvant pas ce qu'il fallait, s'empara d'un pistolet d'arçon qu'il glissa dans sa ceinture, et d'une hache d'abordage qu'il brandit. Puis il ouvrit avec précaution la porte de l'atelier, et l'armée entra sur le territoire suspect.

Quand nous fûmes au milieu de la vaste pièce encombrée de toiles immenses, de meubles, d'objets singuliers et inattendus, Sorieul nous dit : « Je me nomme général. Tenons un conseil de guerre. » Toi, les cuirassiers, tu vas couper la retraite à l'ennemi, c'est-à-dire donner un tour de clef à la porte. Toi, les grenadiers, tu seras mon escorte. »

J'exécuterai le mouvement commandé, puis je rejoins le gros des troupes qui opérait une reconnaissance.

Au moment où j'allais le rattraper derrière un grand paravent, un bruit furieux éclata. Je m'élançai, portant toujours une bougie à la main. Le Poittevin venait de traverser d'un coup de baïonnette la poitrine d'un mannequin dont Sorieul fendait la tête à coup de hache. L'erreur reconnue, le général commanda : « Soyons prudents » et les opérations recommencèrent.

Depuis vingt minutes au moins on fouillait tous les coins et recoins de l'atelier, sans succès, quand le Poittevin eut l'idée d'ouvrir un immense placard. Il était sombre et profond, j'avancai mon bras qui tenait la lumière, et je reculai stupéfait; un homme était là, un homme vivant qui m'avait regardé.

Immédiatement, je refermai le placard à deux tours de clef, et on tint de nouveau conseil.

Les avis étaient très partagés. Sorieul voulait enfermer le voleur, Le poittevin parlait de le prendre par la famine. Je proposai de faire sauter le placard avec de la poudre.

L'avis de Le Poittevin prévalut : et, pendant qu'il montait la garde avec son grand fusil, nous allâmes chercher le reste du punch et nos pipes, puis on s'installa devant la porte fermée, et on but au prisonnier.

Au bout d'une demi-heure, Sorieul dit : « C'est égal, je voudrais bien le voir de près. Si nous nous emparions de lui par la force ? »

Je criai ! « Bravo ! », chacun s'élança sur ses ames; la porte du placard fut ouverte, et Sorieul, armant son pistolet qui n'était pas chargé, se précipita le premier.

Nous le suivîmes en hurlant. Ce fut une bousculade effrayable dans l'ombre; et après cinq minutes d'une lutte invraisemblable, nous ramenâmes au jour une sorte de vieux bandit à cheveux blancs, sordide et dégouliné.

On lui lia les pieds et les mains, puis on l'assit dans un fauteuil. Il ne prononça pas une parole.

Alors Sorieul, pénétré d'une ivresse solennelle, se tourna vers nous :

« Maintenant nous allons juger ce misérable. »

J'étais tellement gris que cette proposition me parut toute naturelle.

Le Poittevin fut chargé de présenter la défense et moi de soutenir l'accusation.

Il fut condamné à mort à l'unanimité moins une voix, celle de son défenseur.

« Nous allons l'exécuter, » dit Sorieul. Mais un scrupule lui vint. « Cet homme ne doit pas mourir privé des secours de la religion. Si on allait chercher un prêtre ? » J'objectai qu'il était tard. Alors Sorieul me proposa de remplir cet office; et il exhorta le criminel à se confesser dans mon sein.

L'homme, depuis cinq minutes, roulait des yeux épouvantés, se demandant à quel genre d'êtres il avait affaire. Alors il articula d'une voix creuse, brûlée par l'alcool : « Vous voulez rire sans doute. » Mais Sorieul l'agenouilla de force, et, par crainte que ses parents eussent omis de le faire baptiser, il lui versa sur le crâne un verre de rhum.

Puis il lui dit : « Confesse-toi à monsieur; ta dernière heure a sonné. »

Eperdu, le vieux gremlin se mit à crier : « Au secours ! » avec une telle force qu'on fut obligé de le bâillonner pour ne pas réveiller tous les voisins. Alors il se roula par terre, ruant et se tordant, renversant les meubles, crevant les toiles. A la fin, Sorieul impatienté cria : « Finissons-en. » Et visant le misérable étendu par terre, il pressa la détente de son pistolet. Le chien tomba avec un petit bruit sec. Emporté par l'exemple, je tirai à mon tour. Mon fusil qui était à pierre lança une étincelle dont je fus surpris.

Alors, Le Poittevin prononça gravement ces paroles : « Avons-nous bien le droit de tuer cet homme ? »

Sorieul, stupéfait, répondit : « Puisque nous l'avons condamné à mort ! »

Mais Le Poittevin reprit : « On ne fusille pas les civils, celui-ci doit être livré au bourreau. Il faut le conduire au poste. »

L'argument nous parut concluant. On ramassa l'homme, et comme il ne pouvait marcher, il fut placé sur une planche de table à modèle, solidement attaché, et je l'emportai avec Le Poittevin; tandis que Sorieul, armé jusqu'aux dents, fermait la marche.

Devant le poste, la sentinelle nous arrêta. Le chef de poste, mandé, nous reconnut et, comme chaque jour il était témoin de nos farces, de nos scies, de nos inventions invraisemblables, il se contenta de rire et refusa notre prisonnier.

Sorieul insista; alors le soldat nous invita sévèrement à retourner chez nous sans faire de bruit.

La troupe se remit en route et rentra dans l'atelier. Je demandai : « Qu'allons-nous faire du voleur ? »

Le Poittevin, attendri, affirma qu'il devait être bien fatigué, cet homme. En effet, il avait l'air agonissant, ainsi ficelé, bâillonné, ligaturé sur sa planche.

Je fus pris à mon tour d'une pitié violente, une pitié d'ivrogne, et, enlevant son bâillon, je lui demandai : — « Eh bien, mon pauvre, comment ça va-t-il ? »

Il gémit : « J'en ai assez, nom d'un chien ! » Alors Sorieul devint paternel. Il le délivra de tous ses liens, le fit asseoir, le tutoya, et pour le reconforter, nous nous mîmes tous trois à préparer bien vite un mauvais punch. Le voleur, tranquille dans son fauteuil, nous regardait. Quand la boisson fut prête, on lui tendit un verre; nous lui aurions volontiers soutenu la tête, et on trinqua.

Le prisonnier but autant qu'un régiment. Mais, comme le jour commençait à paraître, il se leva et, d'un air fort calme : « Je vais

être obligé de vous quitter, parce qu'il faut que je rentre chez moi. »

Nous fûmes désolés; on voulut le retenir encore, mais il se refusa à rester plus longtemps.

Alors on se serra la main, et Sorieul, avec sa bougie, l'éclaira dans le vestibule, criant : « Prenez garde à la marche, sous la porte. »

On riait franchement autour du conteur, il se leva, ralluma sa pipe, et il ajouta, en se campant en face de nous :

— Mais le plus drôle de mon histoire, c'est qu'elle est vraie.

MAUFRIGNEUSE.

PETITE CORRESPONDANCE.

(UN FRANC LA LIGNE).

A M^{lle} Félicité Laborne. — Anonyme de Florenville. — X. Y. Z. de Huy. — A. V. étudiant. — Voir notre numéro de samedi dernier.

A d'Artagnan. — Votre solution très-originale, est malheureusement arrivée un peu tard.

Merci, ma toute belle, de ta longue et charmante lettre. Mais de grâce ne me fais plus languir aussi longtemps. Donne-moi de tes nouvelles le plus souvent possible. Pense à moi et sois assurée de mon éternel amour.

X.

Théâtre du Pavillon de Flore.

Bur. à 7 1/2 h.

Rid. à 8 h.

Propriété RUTH.

Dimanche 25 juin 1882.

GRAND SPECTACLE-CONCERT

Organisé par le Cercle dramatique et philanthropique LA JEUNE LIBRE, avec le gracieux concours de Mlle CHANTRAINE.

JOBIN & NANETTE

Vaudeville en 1 acte.

CONCERT

A qui l'ôte

Comédie en 1 acte.

A 10 HEURES

BAL à grand orchestre

Escrime. — Leçons particulières par M. BALZA, professeur du Cercle St-Georges; s'adresser au local du Cercle, café de la Banque Nationale.

A MM. les Etudiants. — Leçons d'escrime par M. SAVAT; s'adresser galeries du Gymnase.

— Ne jetez pas vos vieux parapluies, la grande Maison de Parapluies, 40, rue Léopold, à Liège, les répare ou les recouvre en 5 minutes, en forte étoffe anglaise, à 2 francs; en soie, à 3-75, 6-50, 7-50 et 12 francs.

Liège. — Imp. Em. PIERRE et frère.

VINS LIQUEURS
J. BREMKEN FILS
RUE SURLET
Specialité de la *Regia* Royale
DISTILLERIE

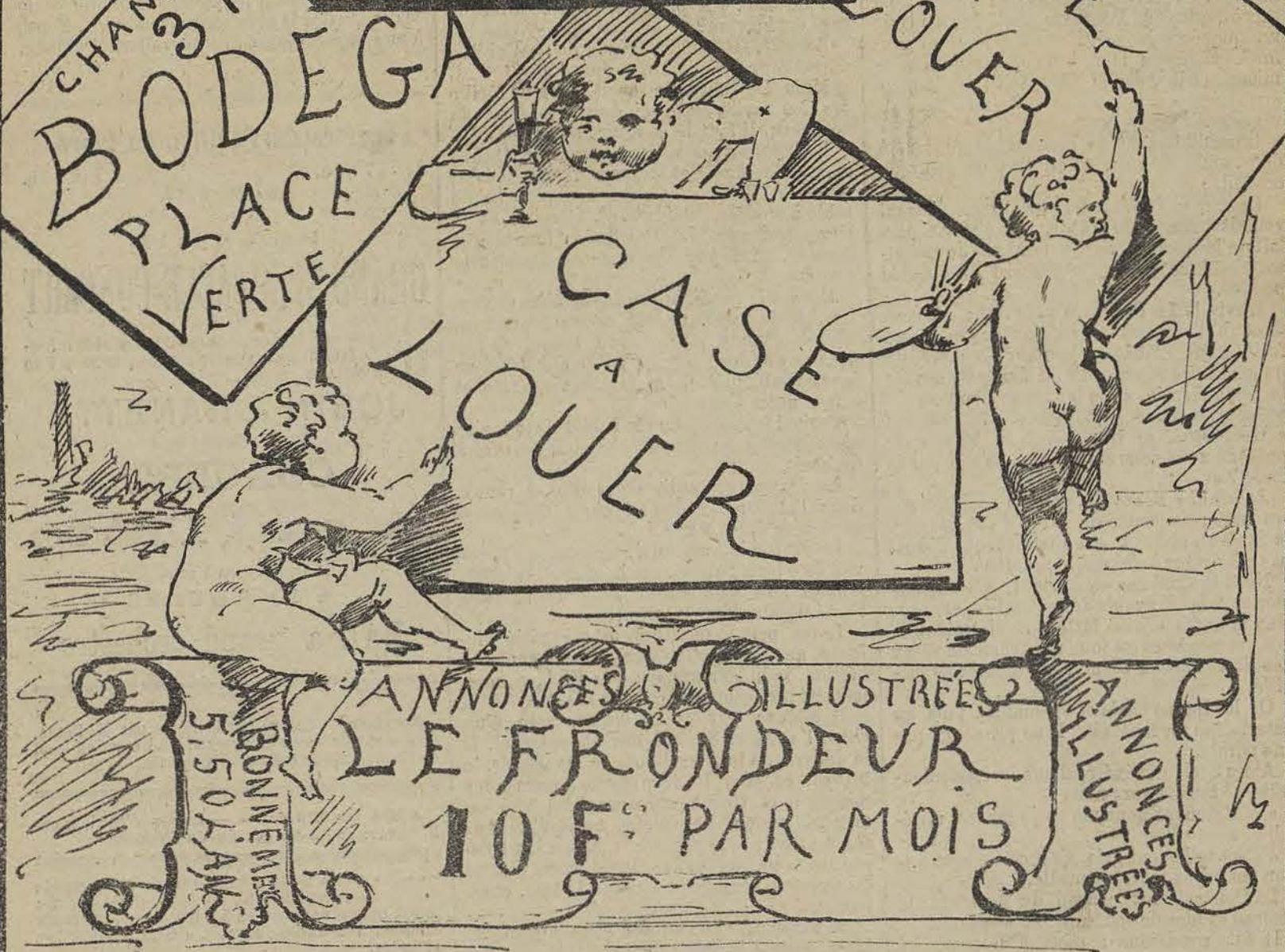
CASE
à LOUER

CAFE DE LA TERRASSE
EXCELLENTE
SAISON ROYALE ET VERITABLE
BAVIÈRE A 0,150^{MES} LE 1/3 DE LITRE
BIERES ANGLAISES IMPERIALES BASS & C^{IE}
A 0,250^{MES} LE VERRE
COIN DE LA RUE ROYALE

CHAMPAGNE
3 F^{RS}
BODEGA
PLACE
VERTE

CASE
à LOUER

CASE
à LOUER



ANNONCES ILLUSTRÉES
LE FRONDEUR
10 F^{RS} PAR MOIS

BONNEMENT
5,50 AN

ANNONCES
ILLUSTREES